



L'inquiétude de l'analyse du discours

A inquietude da análise do discurso

The restlessness of discourse analysis

Dominique Maingueneau
Paris IV - Sorbonne

Resumé

Ce travail passe brièvement en revue certaines questions centrales de l'analyse du discours et de son histoire. Il aborde la différence entre la théorie du discours et l'analyse du discours puis, commente des nouvelles questions soulevées par des nouveaux corpus, en particulier ceux issus des nouvelles technologies. Il expose certaines conséquences liées au fait qu'il existe différents sujets / énonciateurs (comme Dieu, d'une part, des appareils tels que le GPS, d'autre part, et encore, par exemple, des commentateurs qui simplement réagissent aux textes publiés sur Internet). Le travail propose aussi de brèves analyses illustrant les inquiétants problèmes mentionnés.

Mots-clés: théorie du discours, analyse du discours, nouveaux énonciateurs.

Resumo

Este trabalho faz a revisão breve de algumas questões centrais da análise do discurso e de sua história. Retoma a diferença entre teoria do discurso e análise do discurso e, sem seguida, comenta questões novas decorrentes dos novos corpora, especialmente os derivados das novas tecnologias. Expõe algumas consequências relativas ao fato de que há diferentes sujeitos / enunciadore (como Deus, por um lado, dispositivos como os GPS, por outro e ainda, por exemplo, comentaristas que apenas reagem a textos publicados na Internet. Apresenta breves análises que ilustram os inquietantes problemas mencionados.

Palavras-chave: teoria do discurso, análise do discurso, novos enunciadore.

Abstract

This paper shows a brief review of some of the central matters of discourse analysis and its history. It summarizes the difference between discourse theory and discourse analysis and, then, comments on new issues related to new corpora, especially the ones derived from new technologies. It also exposes some new consequences related to the fact that there are different subjects/enunciators (like God, on one hand, and devices such as GPS, on the other hand, and also, for instance, commentators who just react to texts published on the Internet). Finally, it presents a brief analysis to illustrate the unsettling problems mentioned.

Keywords: discourse theory, discourse analysis, new enunciators.

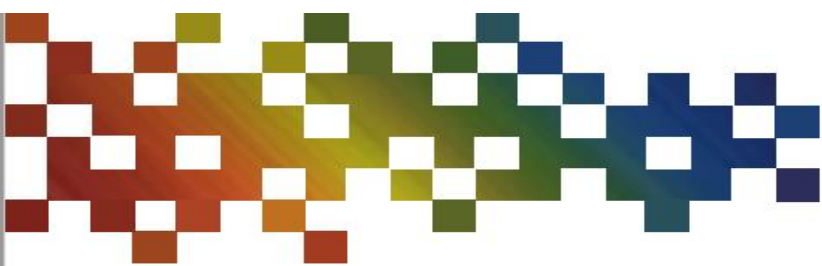


Un champ problématique

L'analyse du discours s'est progressivement installée dans le paysage des sciences humaines et sociales, mais on est bien obligé de constater qu'elle ne cesse de s'interroger sur son identité. À côté de « l'inquiétude *du discours* », titre donné à une anthologie des textes de M. Pêcheux, on pourrait ainsi faire une place à une inquiétude fondamentale de *l'analyse du discours*. Certes, les chercheurs en sciences humaines et sociales ne cessent de réfléchir sur les limites et les finalités de leur discipline, mais dans le cas de l'analyse du discours cela prend un tour extrême. Ce champ d'étude ne peut pas s'appuyer sur le sentiment d'évidence que confèrent une longue tradition disciplinaire et surtout l'existence d'un objet que tout le monde croit pouvoir appréhender de manière immédiate : dire qu'on travaille sur le langage, la psyché, la société, ce n'est pas la même chose que de dire qu'on travaille sur « le discours », notion dont le sens est obscur pour l'immense majorité des gens. Le « discours » n'existe en effet que par l'effort permanent des chercheurs qui s'y intéressent, condamnés à travailler dans un espace incertain au croisement de multiples disciplines. Circonstance aggravante : la démarche même de l'analyse du discours n'a rien d'assuré : comme, par nature, elle entend subvertir l'opposition même entre texte et contexte, elle est constamment menacée de se réduire à une simple analyse de textes ou à l'étude de forces extérieures au discours dont les textes seraient « l'expression » ou le « reflet ».

Même les manuels d'introduction ne sont pas rassurants à cet égard. Ils s'ouvrent en général sur le constat que le terme « discours » a un sens difficilement contrôlable et que le champ immense et hétérogène des études de discours abrite une multitude d'« approches », avant de restreindre leur propos à quelques-unes de ces « approches », voire à une seule, celle des auteurs du manuel. Ils ne se risquent pas à cartographier l'ensemble de ce champ. Il semble néanmoins difficile de voir se développer indéfiniment les études de discours en se contentant de dire qu'il se trouve au « carrefour » de l'ensemble des sciences humaines et sociales et qu'il est constitué de multiples « approches ».

Pur introduire un minimum d'ordre, on peut déjà faire intervenir une distinction entre « analyse du discours » et « théorie du discours » (Angermüller, Maingueneau, Wodak



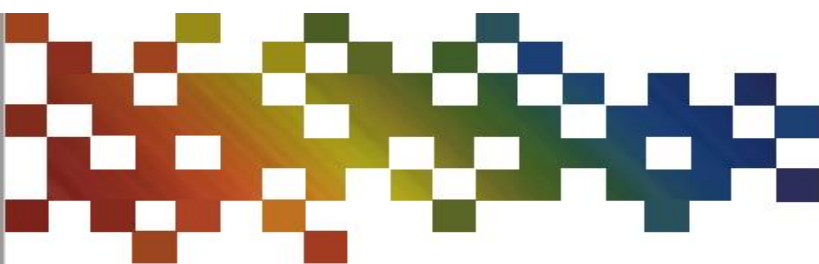
(2014 : 5). La plupart des travaux qui en philosophie, en science politique, en études féministes ou postcoloniales se réclament d'une perspective discursive relèvent de la « théorie », alors que les spécialistes de sciences du langage ont spontanément tendance à privilégier « l'analyse du discours », résolument tournée vers la modélisation de fonctionnements discursifs à partir de corpus. Ma propre approche relève clairement de « l'analyse du discours », même quand elle s'inscrit dans une perspective d'« analyse du discours philosophique » (Maingueneau 2014, Cossutta et Maingueneau (eds) 2019) dans le cadre d'une théorie des « discours constituants » : l'analyse du discours de la philosophie n'est pas une philosophie du discours, bien que les deux interagissent nécessairement.

Pour ma part, à l'intérieur de « l'analyse du discours » au sens large, c'est-à-dire opposée à la « théorie du discours », je restreins (Maingueneau 1995, 2014) le domaine de l'analyse du discours à une discipline qui se caractérise par un point de vue spécifique sur le discours. Le fait de distinguer ainsi diverses « disciplines du discours » se justifie par le fait que la science est une activité sociale qui se réalise à travers des communautés, nécessaires à l'instauration des problématiques légitimes et à la validation des connaissances produites, conditions pour que soient reconnus les chercheurs.

Ainsi restreint, le champ de l'analyse du discours apparaît néanmoins soumis à une double tension : entre les diverses disciplines du discours, mais aussi entre une logique disciplinaire et une logique « territoriale » (Boutet et Maingueneau 2005) qui amène de nombreux chercheurs à se grouper autour de l'étude de phénomènes socialement privilégiés à un moment donné : les usages du Web, la publicité, l'échec scolaire, le chômage, la vaccination, les partis politiques, etc. Dans ce cas, les analystes du discours travaillent de concert avec des spécialistes d'autres champs (sociologues, psychologues...) intéressés par le même objet.

Une approche empirique

Dire que l'analyse du discours se veut foncièrement empirique, c'est dire que le chercheur doit être attentif aux phénomènes dans leur détail, être porté par la conviction qu'il



produira des connaissances en se laissant surprendre par les phénomènes, que la recherche n'est donc pas destinée à simplement illustrer des thèses préalables. Encore faut-il les voir, ces détails. Le paradoxe dans lequel nous sommes pris en analyse du discours – comme dans l'ensemble des sciences empiriques – est que nous sommes obligés de construire souverainement nos corpus pour répondre à des questions dont la réponse doit être apportée par ces corpus mêmes que nous avons construits. Les corpus susceptibles d'être construits étant en nombre infini, l'important est de déterminer les sites d'observation les plus pertinents, ceux qui permettent de répondre efficacement à des questions intéressantes. Dans l'idéal, une question intéressante est une question qui permet à la fois d'accroître notre compréhension d'un secteur de l'activité sociale et de faire progresser les concepts et les méthodes de l'analyse du discours. Autrement dit – je rappelle que je parle dans l'idéal – l'analyse ne doit pas se réduire à appliquer des méthodes à des corpus sans aucun profit pour la discipline.

Mais une condition tout aussi essentielle pour qu'une recherche soit de qualité est que son objet intéresse aussi le chercheur, qu'elle lui tienne à cœur. Comme toute activité de création, la recherche doit ajuster les intérêts du créateur et ceux de la collectivité par qui il doit être reconnu. Dans une conjoncture donnée un analyste du discours doit ainsi allier un intérêt personnel, les ressources conceptuelles et méthodologiques que lui offre une discipline, et un monde en évolution permanente. Bien entendu, l'état du monde ou de l'analyse du discours n'est pas une donnée objective : l'aptitude à en produire une représentation est partie intégrante de la recherche, qui doit se présenter comme une solution à des manques qu'elle définit elle-même. Le chercheur doit ainsi construire un récit dans lequel l'événement que constitue sa propre énonciation, aboutissement de sa recherche, se présente comme la solution d'un problème dont il doit faire reconnaître l'existence et l'importance par ses destinataires. Dès lors que l'énonciation doit ainsi définir la crise dont elle se présente comme un remède approprié, deux discontinuités doivent être articulées : le surgissement de l'événement que constitue la recherche, et la crise qui est censée affecter la discipline dont l'énonciation prétend relever. Le chercheur idéal doit apparaître à la fois comme un membre

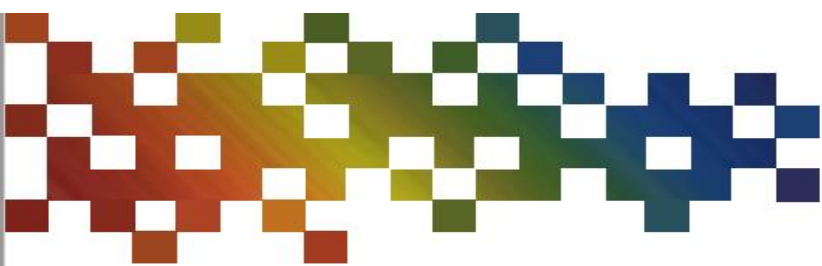


d'une communauté de spécialistes et comme quelqu'un qui sait prendre de la distance avec elle pour articuler une entreprise de remédiation lucide et efficace.

Quels discours étudier ?

Dans ces conditions, le chercheur se trouve placé devant une alternative s'il veut faire reconnaître son travail par ses pairs : étudier les mêmes types de corpus que la plupart des autres membres de la discipline, ou s'intéresser à des corpus périphériques, avec les risques que cela comporte mais aussi les bénéfices symboliques que cela peut apporter en cas de succès. En réalité, cette alternative ne se présente qu'exceptionnellement sous une forme consciente. Je suis particulièrement sensible à ce problème : au début de mon parcours en analyse du discours, dans les années 1970, je me suis trouvé en marge par le seul fait que je m'intéressais au discours religieux, et – circonstance aggravante – à un corpus du XVII^e siècle. Cela m'a permis de développer quelques idées originales. Mais ce n'est que de manière rétrospective que je me rends compte que ce « choix » était productif. Et il n'a été productif que parce que j'ai appliqué ces idées à d'autres corpus que le discours religieux. En effet, j'ai eu beau élargir par la suite ma réflexion à un ensemble plus vaste que le discours religieux, les « discours constituants » (Maingueneau et Cossutta 1995 ; Maingueneau 1999), les choses ne me semblent pas avoir fondamentalement changé aujourd'hui : certains types de corpus demeurent peu, voire très peu étudiés par les analystes du discours. En particulier le discours religieux, le discours philosophique, le discours littéraire, et plus largement ce qui relève de l'esthétique.

C'est le discours politique qui, on le sait, a d'abord retenu l'attention des analystes du discours en France. La multiplication des travaux sur les médias, d'une part, et la pénétration progressive des travaux nord-américains sur la conversation ont ensuite contribué à élargir considérablement l'éventail des corpus possibles. Ces problématiques ont considérablement enrichi notre appréhension du discours, mais elles ont aussi eu pour conséquence d'ériger implicitement en situation de référence l'oralité en face à face, à l'aune de laquelle sont évaluées les autres pratiques discursives. Ce présupposé a pu lui-même s'appuyer sur ceux qui ont permis de fonder la linguistique du XX^e siècle, qui, pour s'écarter des approches

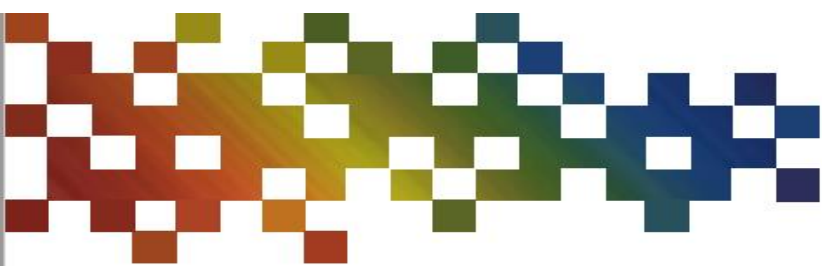


philologiques, a fait de la primauté de l'oral un des piliers de sa démarche. Or, même si en réalité ils intègrent un grand nombre de pratiques orales, les discours constituants sont communément perçus avant tout comme des ensembles de textes écrits qui semblent relativement détachés des conflits sociaux contemporains. Quant au Web, lui aussi met en cause, mais de manière très différente, le privilège accordé à l'interaction orale.

Aujourd'hui les études de discours, au niveau international, investissent massivement deux grands ensembles de données : les interactions conversationnelles et les corpus institutionnels issus en particulier de la politique, des médias, de la santé, de l'éducation, de la justice. Les deux tendances se combinent d'ailleurs souvent, par exemple quand on privilégie les interactions dans des contextes institutionnels (professeur-élève, médecin-patient...).

On notera que les types d'énoncés que privilégient la plupart des analystes du discours sont ceux qui sont délaissés par les spécialistes des « humanités », qui préfèrent les « grands textes » légués par la Tradition et indéfiniment réinterprétés. C'est pourtant rester en deçà des pouvoirs de l'analyse du discours que de reconduire une division entre humanités et sciences sociales qui n'a pas de fondement épistémologique. Les ouvrages d'introduction à l'analyse du discours ne disent d'ailleurs jamais explicitement que les textes religieux ou littéraires, par exemple, ne relèvent pas de leur domaine de compétence, mais ils les excluent dans la pratique, à travers les exemples qu'ils commentent. Certes, il est plus facile à un analyste du discours d'étudier des magazines que des traités de théologie ou des poèmes, mais plutôt que de choisir entre l'étude des « discours constituants » et celle des conversations, il serait plus pertinent de prendre acte du fait que dans l'univers du discours l'ensemble des aires de production sémiotique interagissent.

Il est indéniable qu'une appréhension du discours dans toute sa diversité a un coût en termes d'apprentissage pour les chercheurs, qui en général ne sont pas familiers de certains types de discours. Mais on peut s'étonner qu'alors même que les conflits qui se réclament du religieux sont aujourd'hui au cœur des débats de société et des conflits internationaux, les travaux sur ce sujet issus de l'analyse du discours sont très rares. Les spécialistes de sciences politiques mettent en évidence les conflits sociaux qui sous-tendent le religieux, les historiens



des religions parlent des contenus doctrinaux, les psychologues s'efforcent d'expliquer les processus de « radicalisation » des jeunes musulmans, mais le discours religieux dans la complexité de ses pratiques n'est que marginalement pris en compte. On pourrait dire des choses comparables à propos de l'immense production fictionnelle – en particulier les séries télévisées – qui se consomme sur de multiples supports : son étude est surtout le fait des spécialistes de communication, non des analystes du discours.

Comme je le disais plus haut, la défiance des analystes du discours s'étend aux corpus issus des nouvelles technologies de la communication, sauf s'il s'agit d'énoncés extraits des forums ou des mails, qui sont considérés comme des formes de conversation. Le problème n'est pas de savoir si les analystes du discours en tant qu'individus étudient ou non des corpus issus de ces technologies ; beaucoup le font, mais bien souvent leurs recherches ne mobilisent pas (fût-ce pour les critiquer) les outils conceptuels de l'analyse du discours. Beaucoup ont tendance à utiliser seulement des données empruntées au Web (prélevés par exemple dans les sites d'information) en les traitant comme s'il s'agissait de données imprimées traditionnelles, en ignorant donc leur spécificité. La puissance d'innovation d'Internet est si grande qu'il est facile de se donner un certificat de modernité sans procéder à un « aggiornamento » conceptuel. Sous les habits séduisants de la nouveauté on risque de faire perdurer des pratiques d'analyse qui ressortissent en fait à des techniques d'analyse de contenu, qui entendent « accéder au sens d'un segment de texte en traversant sa structure linguistique » (Pêcheux 1969 : 4) ; ce précisément contre quoi s'étaient développées les problématiques d'analyse du discours.

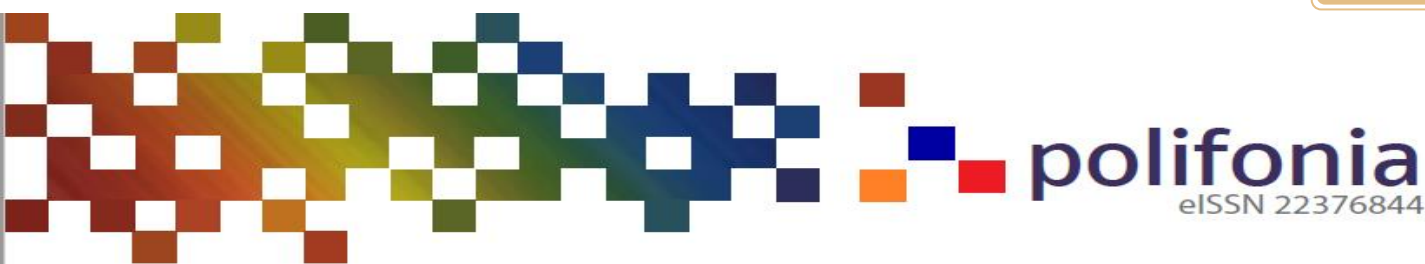
Le défi le plus évident auquel sont confrontées aujourd'hui les études de discours, c'est pourtant celui qu'imposent ces nouvelles technologies. Qu'ils le veuillent ou non, les analystes du discours sont bien obligés de s'interroger sur la pertinence de leurs concepts et de leurs méthodes pour étudier les énoncés qu'elles permettent de produire. Les problématiques du discours se sont développées dans les années 1960, en Europe surtout autour du texte écrit, et aux USA principalement autour des interactions orales. C'est une période qui était dominée par le développement de puissants réseaux de télévision à l'échelle



de chaque nation et la mise à disposition d'un matériel d'enregistrement audio et audiovisuel bon marché. Il est normal que les présupposés et les concepts de ce champ de recherche qui émergeait aient été profondément marqués par cette conjoncture. Or, par une ironie de l'histoire, c'est au moment où les études de discours accèdent à une grande visibilité que se reconfigure l'univers dans lequel elles ont émergé : Internet et la multimodalité généralisée subvertissent la distinction même entre écrit et oral et délogent la télévision de la position centrale qu'elle occupait dans le paysage médiatique.

Cette transformation concerne les objets d'analyse, mais aussi les conditions mêmes de la recherche. L'accès aux corpus se fait de plus en plus à travers des bases de données, beaucoup de livres anciens sont consultés dans des bibliothèques virtuelles ; on développe par ailleurs de plus en plus de logiciels qui analysent ces données. Et que dire des corpus mêmes ? Qu'en sera-t-il dans quelques décennies, lorsque l'immense majorité des énoncés importants pour comprendre une société aura transité par le Web et que seule une part minime aura pu être stockée ?

Il est pour le moment difficile d'évaluer jusqu'à quel point les nouvelles technologies mettent en cause les présupposés des études de discours. Le bon sens voudrait que l'on évite deux écueils symétriques. Le premier consiste à disqualifier comme obsolète tout ce qui s'est fait avant le développement de l'univers digital. Pris dans le mouvement vertigineux de l'innovation, certains ne cessent, de manière plus ou moins performative, de mettre en évidence les nouvelles pratiques qui, selon eux, périssent irréversiblement les cadres de pensée antérieurs. On ne compte plus les essais qui disent « la fin de » telle ou telle catégorie que l'on pensait inamovible : le texte, le sujet, la lecture, le sens, l'Etat, la société, l'individu, l'actualité, la mémoire... Mais il existe aussi l'écueil symétrique, qui consiste à s'arc-bouter sur les présupposés auxquels sont accoutumés les analystes du discours, à postuler que d'une certaine façon tout a déjà été dit dès l'origine par les penseurs qui ont présidé à l'émergence des problématiques du discours. On adopte ainsi une attitude proche de l'herméneutique religieuse qui consiste à chercher, par une lecture appropriée, dans des textes jugés fondateurs les réponses à des problèmes nouveaux dont on peut douter qu'ils puissent être pensés à



travers leurs catégories, sauf si on les réélabore profondément. Certes, on ne saurait croire que les concepts sont indéfiniment valides, mais il faut aussi se refuser aussi à croire que les nouvelles technologies digitales disqualifient irrévocablement les présupposés théoriques antérieurs. Le problème est qu'il n'existe aucun consensus sur la nature de ces présupposés, aucun moyen assuré de dire si l'on se trouve ou non dans la continuité de tel ou tel penseur.

Il ne faudrait pas qu'après avoir été quelque peu marginalisée en analyse du discours, l'étude du Web, et plus largement des énoncés produits par les nouvelles technologies, ne devienne à son tour la forme canonique de la communication, à la place de l'interaction orale, qui serait à son tour marginalisée. La difficulté majeure pour l'analyste du discours est de gérer la tension entre deux principes dont la compatibilité n'est pas évidente : reconnaître que le discours est un et reconnaître qu'il est hétérogène. Nous vivons entre plusieurs régimes communicationnels ; l'analyse du discours doit à la fois les étudier dans leur spécificité et étudier leur interaction permanente.

L'hétérogénéité énonciative

A l'intérieur des ces divers régimes communicationnels on doit aussi être sensible aux variations. Des notions transversales, sans cesse sollicitées aussi massives que celles de genre de discours, d'auteur ou de locuteur, d'oralité, etc. pour prendre des cas basiques, ne sont pas des blocs monolithiques. L'une des tâches importantes de l'analyse du discours consiste précisément à prendre en compte la plasticité des catégories qu'elle utilise, non pas pour les rendre plus floues mais pour qu'elles soient adéquates empiriquement. C'est par exemple un des grands mérites des analyses polyphoniques que d'avoir fait des distinctions telles que celles entre « locuteur-L » et « locuteur-λ », ou entre « énonciateur » et « locuteur » (Ducrot, 1984).

Si je considère mes propres travaux, je peux y trouver un certain nombre de distinctions qui vont dans ce sens. Par exemple celle entre divers « modes de généricité » (Maingueneau 1998) : il y a loin des routines du discours administratif ou juridique aux créations littéraires



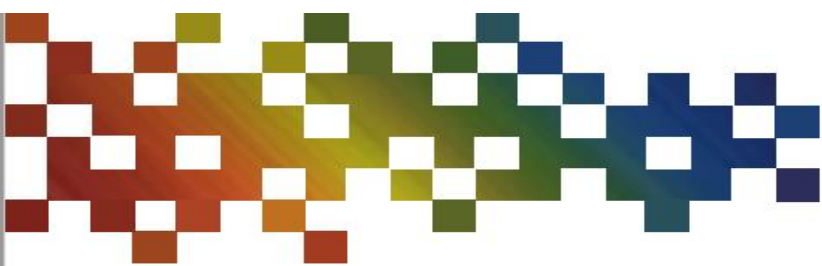
ou philosophiques, et il serait aussi déraisonnable de ne réserver la notion de genre de discours qu'à certains types d'activité que de croire que le même type de généricité est partout présent.

Dans un autre ordre d'idées, j'ai été amené à contester une interprétation réductrice de la distinction entre texte et phrase. Traditionnellement, la linguistique s'approprie le domaine de la phrase, et le royaume du discours commence au-delà de la phrase, avec le texte, qui relève d'un genre de discours. En d'autres termes, pour la plupart des analystes du discours la phrase n'a pas d'autre statut que d'être un extrait de texte ou bien un texte court. Je me suis au contraire efforcé de montrer (Maingueneau 2012) qu'il fallait lui conférer un statut énonciatif spécifique, celui d'une « aphorisation », qui relève pleinement du discours. Il en résulte que l'énonciation apparaît hétérogène : énoncer une phrase n'est pas énoncer un texte, et le monde du discours est traversé par la tension entre ces deux régimes.

On peut aller plus loin et entrer davantage dans le détail des dispositifs d'énonciation. Sans sortir du régime du texte, on peut ainsi être sensible à la modulation qu'introduit la surassertion, par laquelle l'énonciateur détache par divers moyens un fragment de son énoncé (Maingueneau 2012). On peut également, au niveau supérieur, prendre en compte le type de relation qui s'instaure entre locuteur et destinataire. Je vais prendre deux exemples :

- Le dispositif de la « scène rhétorique » (Maingueneau, 2016), qui traverse de multiples genres. Par exemple quand un orateur politique s'adresse à la foule, devenant un « surlocuteur » capable de parler aux morts, aux absents en général, ou à des entités abstraites. C'est le cas lorsque B. Obama, au cours de sa première campagne pour la présidence, interpelle l'Amérique : « *America, this is one of those moments* »¹.

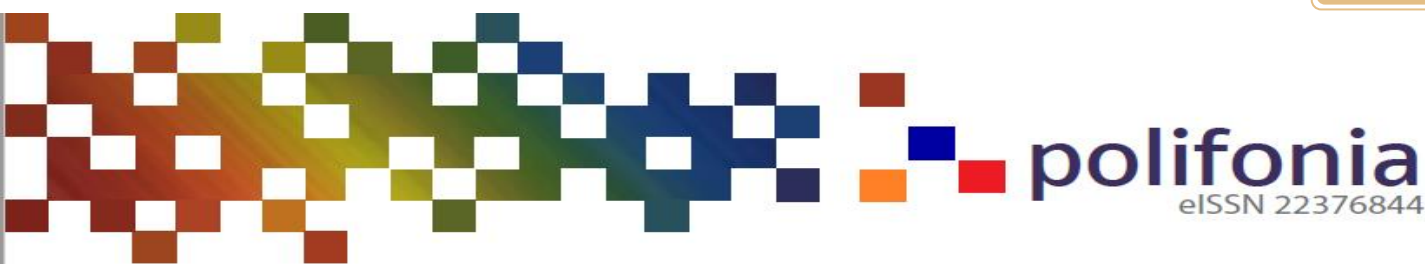
¹ Cette phrase se trouve dans le texte prononcé le 29 août 2008 à Denver, lors de l'« acceptance speech » de la Convention du parti démocrate.



- La parole de Dieu : dans les religions dites du Livre – judaïsme, christianisme et Islam – Dieu n’est pas un locuteur ordinaire. Bien qu’il ne soit pas un humain, il s’adresse quand même aux hommes à travers les textes sacrés qui délivrent son message, sans même qu’il prenne la parole. Dans une telle relation on s’éloigne du modèle dialogal courant : un médiateur intervient, qui inscrit l’institution dans le processus d’interprétation, pour donner sens à un discours qui n’avait pas ce public pour destinataire. Cette question de la médiation se pose aussi dans le domaine de la littérature, de la philosophie ou de l’Art en général. Ce que j’appelle les situations de « cadre herméneutique ».

Des contrastes énonciatifs existent aussi sur le Web. Sur les sites d’information, par exemple, on peut s’interroger sur la différence entre les articles signés par des journalistes et les « commentaires » qu’ils suscitent. S’agit-il de textes au même titre ? Le journaliste professionnel, qui doit fournir un produit standardisé pour le Web, est soumis à de multiples contraintes, concernant le référencement de son texte par les moteurs de recherche, sa thématique, son plan, sa longueur, les ressources lexicales et syntaxiques à mobiliser, le choix et la distribution des titres et intertitres, les hyperliens, l’insertion des images ou des vidéos, etc. En revanche, l’énonciateur d’un commentaire peut déposer un simple mot, un émoticône, une phrase, un développement structuré... Cette liberté est largement liée au fait que les commentaires sont des énoncés par nature seconds, réactifs. Ils n’ont pas à poser une énonciation, à structurer un point de vue, de manière à le rendre résistant à d’éventuelles contestations. En outre, ils sont pseudonymes, ils n’engagent que faiblement une responsabilité.

Avec ces « commentaires » on peut se demander si l’on a affaire à un type de destinataire habituel, s’il ne s’agit pas en réalité de ce qu’on pourrait appeler un sous-destinataire, corrélat d’un sous-locuteur, qui n’est contraint ni par la présence d’autrui ni par les normes d’un genre de discours défini. Ceux à qui s’adresse l’énonciateur d’un commentaire ne peuvent pas être des individus identifiables, comme dans la conversation, ni le destinataire modèle impliqué par le genre de discours, lui-même ancré dans une scène englobante adossée à une institution, mais un ensemble aux contours indéfinissables, à la



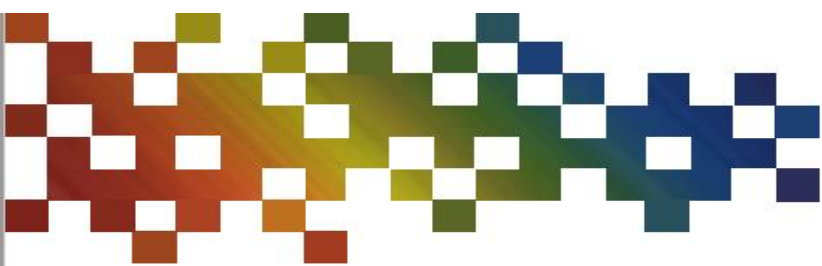
mesure d'énoncés qui se présentent comme la projection directe d'une opinion ou d'un affect, qui ne sont pas régulés par la prise en compte d'un allocataire spécifié. La technologie moderne rend possible ce type d'énoncé qui s'affiche un peu comme un graffiti sur le mur, mais avec cette différence essentielle qu'il n'est pas visible seulement par ceux qui passent dans la rue : par un paradoxe remarquable, alors même que ce ne sont pas de véritables textes, ils sont susceptibles de toucher un public très large, qui peut s'accroître indéfiniment, en raison de la possibilité qui est offerte de les faire circuler immédiatement sur les réseaux sociaux.

Les nouvelles technologies rendent également possibles des dispositifs d'énonciation qui, de manière bien différente de celle de Dieu, reposent sur un décalage entre énonciation et corporéité. Dieu ne « parle » qu'entre guillemets dans les textes sacrés ; en revanche, un automate (dans un G.P.S., un smartphone, un répondeur téléphonique, sur l'écran d'un ordinateur...) parle, sans guillemets, à l'écrit ou à l'oral, mais sans avoir de corps. On assiste ainsi à la multiplication d'énonciations qui ne relèvent pas de la locution canonique, avec lesquels nous interagissons pourtant. Et cette tendance ne fera que s'accroître dans les années à venir.

Les non-humains

Il n'est pas besoin d'évoquer ces artefacts récents pour donner de l'importance à des actants qui ne sont pas à proprement parler des humains. L'importance des recherches sur ce qu'on appelle de manière réductrice le médium nous fait apparaître rétrospectivement les limites l'analyse du discours des années 1960-1970, plus préoccupée d'« idées » que de dispositifs de communication.

La notion de discours n'est pas coextensive à celle de « langue » ou de « langage ». Le discours, ce n'est pas seulement la « parole » de Saussure, c'est-à-dire l'actualisation du système linguistique. Le discours, ce sont des activités de communication, et elles ne sont pas

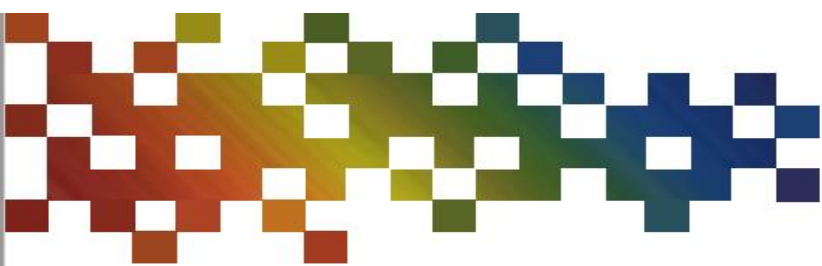


seulement verbales. L'existence, depuis plusieurs millénaires, d'énonciations écrites le montre avec force. Mais avec le développement des nouvelles technologies audio, puis audiovisuelles, et enfin digitales le rôle essentiel que jouent les artefacts dans la communication verbale ne peut plus être ignoré ou marginalisé. Il faut admettre l'interaction dans les activités de discours entre les humains et les « non-humains », pour reprendre un terme cher à Bruno Latour (2006).

On est ainsi amené à considérer différemment les genres de discours : non plus en raisonnant en termes de « médium », d « instrument » ou de « support » mais en analysant précisément les relations, à l'intérieur d'un dispositif de communication, entre actants humains et non-humains qui ont été stabilisées dans un genre de discours reconnu par une certaine communauté. Cela concerne des éléments aussi divers que les lieux et le mobilier, la distance entre les participants, les conditions de production, de transport et de conservation des signes, les dossiers, etc. L'idéologique et le logistique sont indissociables, comme l'ont bien montré les tenants d'une « médiologie » (Debray 1991).

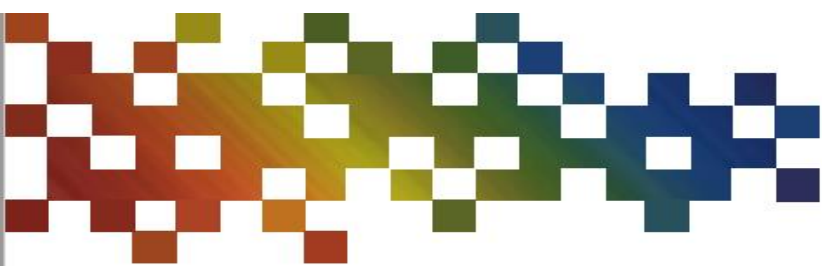
Si l'on considère les situations de travail, où le langage est indissociable d'artefacts de tous ordres (documents papier, machines, ordinateurs...), l'interpénétration de l'humain et du non-humain est évidente. Mais il s'agit de situations de travail, non à proprement parler de genres de discours. Ces derniers ne sont pas en reste, même si c'est le plus souvent sur un mode beaucoup moins visible. Je vais évoquer ici un exemple, intentionnellement choisi dans des genres où a priori la dimension médiologique semble périphérique : le sermon, qui met en relation directe un prédicateur et des fidèles.

Dans une étude consacrée à l'introduction du microphone dans les églises au cours des années 1960 (Maingueneau 2018), je me suis efforcé de montrer que ce qui n'était qu'un simple amplificateur de la voix, un simple instrument a rendu possible une transformation du sermon en s'associant à une mutation d'ordre idéologique. La transformation a lié la réorganisation de l'espace (on n'a plus utilisé la chaire et on a déplacé au bout de la nef, au contact des fidèles, l'autel qui se trouvait auparavant dans le fond du chœur), à une évolution des relations entre le clergé et les fidèles, légitimée elle-même par une évolution doctrinale.



Ces divers éléments ont beau être hétérogènes (un microphone, une chaire, un autel, une doctrine), ils sont liés. Beaucoup plus récemment, les téléspectateurs qui dans le monde entier ont assisté au mariage du Prince Harry et de Meghan Markle ont pu remarquer le prédicateur américain, l'évêque Michael Curry, primat de l'église épiscopale, a posé sur le pupitre un i-pad qui, dans les faits, ne lui a servi qu'à citer, au début de son intervention, deux strophes d'un psaume de la Bible. Ainsi, au lieu de la traditionnelle bible imprimée, un nouvel actant a été introduit. A la différence d'une bible, une tablette n'est en rien réservée aux pratiques religieuses. Le prédicateur qui l'utilise ne montre pas aux fidèles qu'il se fait l'interprète du Livre dont la Voix domine la sienne, mais il cite un fragment d'un texte disponible sur Internet. Cet écart était d'autant plus saisissant dans le décor néo-gothique de la chapelle du château de Windsor. Il se peut que le détail soit sans importance, mais il se peut aussi qu'il soit le symptôme d'une inflexion de ce genre de discours dont la nature reste à déterminer. Ce détail s'inscrit en effet lui-même dans un dispositif technique plus vaste, celui d'un mariage princier télévisé pour l'ensemble de la planète, un show qui unit deux types d'acteurs professionnels : la famille royale d'Angleterre, d'une part, et une actrice d'Hollywood, d'autre part. Les uns comme les autres sont intégrés dans une catégorie qui les englobe, à savoir les people, c'est-à-dire des individus dont on parle dans les médias, qui n'existent que par le discours.

Considérons à présent cette publicité pour une « Business School » située à Barcelone, l'ESADE qui figurait dans le magazine Ling (avril 2017) de la compagnie d'aviation espagnole low-cost Vueling.



Executive Summer School

esade.edu/summer-school

Your vision defines where you want to go and makes you aware that your life is meaningful every step of the way. In order to accomplish your goals and fulfill your dreams, you should follow your vision.

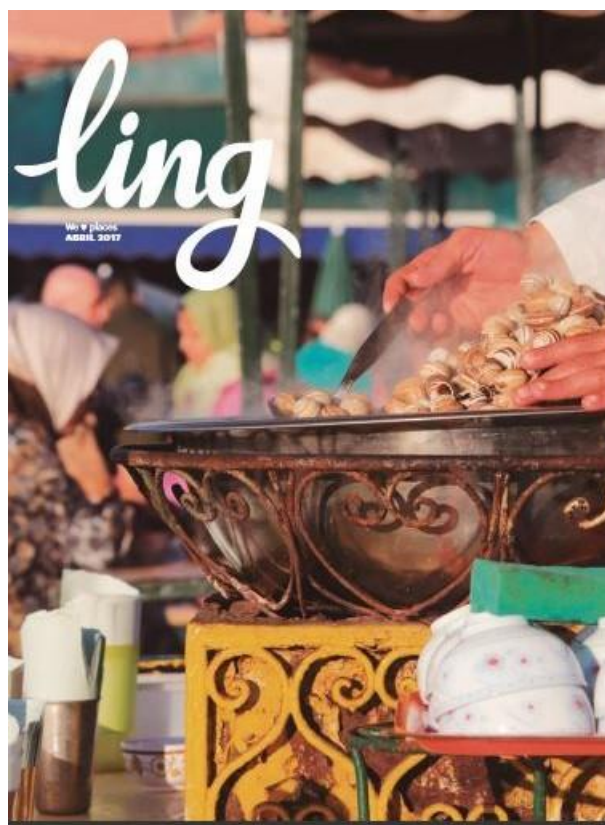
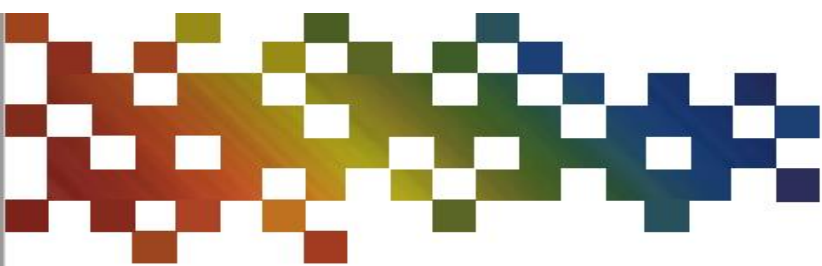
At ESADE, a world renowned Business School, we inspire futures to make your vision greater, to put it into action, and to make the world a better place to live.

Welcome to **ESADE** Barcelona.

Inspiring Futures

ESADE
Business School

Voici la couverture du numéro d'avril 2017 qui contient cette publicité :



Bien entendu, il est nécessaire d'étudier le texte de cette publicité (son argumentation, les relations entre les dimensions verbale et visuelle), mais comment ne pas prendre en compte un fait qui ressortit au « medium » : cette publicité est en anglais, non traduit, dans un magazine d'une compagnie d'aviation espagnole, c'est-à-dire un magazine dont les lecteurs sont des voyageurs assis dans une cabine d'avion. Dire que le « médium » est un magazine ne suffit pas ; ce magazine fait partie intégrante de l'avion où un certain type de lecteurs le feuillette : des voyageurs sans appartenance nationale particulière et qui maîtrisent la langue véhiculaire du business, l'anglais, qui est aussi la langue de l'ESADE. Ce désancrage qu'impliquent aussi bien l'usage de la langue anglaise que le déplacement en avion est lui-même inscrit dans le nom de la compagnie, Vueling, hybride qui combine un nom espagnol (vuelo) avec une désinence verbale (-ing) typique de la morphologie verbale anglaise. C'est de ce nom que dérive par troncation le titre du magazine, Ling, titre qui est sans doute censé



par paronomase évoquer link en anglais, convertissant ce périodique en moyen de connexion, de lien entre un public international et une ville qui se veut elle-même internationale, Barcelone.

Institution discursive et ethos

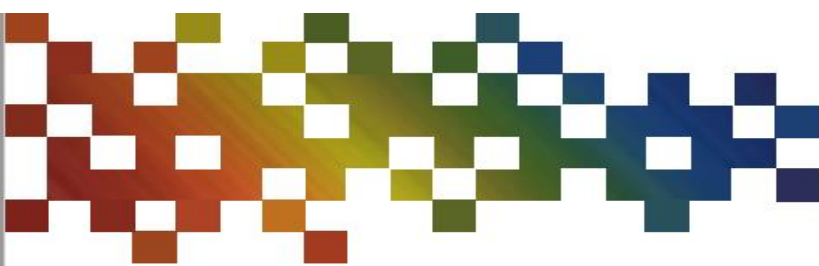
Je viens de mettre l'accent sur les non-humains, ou plutôt l'interaction entre les non-humains et les humains dans le processus de communication. Mais ce n'est pas pour minorer l'humain. Une analyse du discours réaliste, qui intègre les diverses dimensions de la communication, doit mettre aussi donner toute leur place aux Sujets, des Sujets qui doivent se légitimer à travers leur énonciation. Dès qu'ils accèdent au statut d'énonciateurs, ils sont pris dans des communautés de tailles très variables, pour qui leur activité discursive fait sens et dont ils attendent la reconnaissance.

D'un point de vue pragmatique, toute énonciation est à la fois tournée vers le monde et vers elle-même, comme en témoignent des phénomènes aussi évidents que la force illocutoire et les éléments déictiques. Au niveau supérieur aussi, les discours ne parlent du monde qu'en réfléchissant leur propre énonciation. Ici interviennent des problématiques comme celles de la scène d'énonciation et de l'institution discursive. Les énonciations doivent légitimer l'ensemble des conditions qui les rendent possibles : les genres qu'ils activent, mais aussi les appareils dont ces genres participent. Cette légitimation peut être de faible intensité, si l'activité discursive est déjà acceptée par les destinataires, validée par une routine, ou de forte intensité quand l'énonciation vise des destinataires indifférents, réticents ou hostiles. Légitimer son énonciation n'est pas une tâche qui s'ajoute à la construction d'un texte : elle ne fait qu'un avec elle. On retrouve ici le principe même qui fonde l'analyse du discours : ne pas dissocier l'organisation textuelle et l'organisation des hommes par lesquels et pour lesquels existent ces textes. Ce sont les deux faces de la même feuille de papier, pour reprendre la célèbre métaphore saussurienne.



Dire que l'énonciation est une activité et que cette activité doit se légitimer en légitimant ses acteurs, c'est aussi admettre qu'elle est sous-tendue par des normes, qu'elle est évaluée – par le locuteur et par les destinataires – et qu'elle peut échouer ou, comme c'est le plus souvent le cas, ne pas réussir pleinement. Énoncer, c'est constamment lutter contre l'échec. Les analystes du discours sont tellement habitués à travailler sur des textes produits par des experts qu'ils risquent d'oublier que l'énonciation se soutient de la peur de l'échec. Par exemple, rien ne garantit au locuteur que le destinataire va interpréter comme il le voudrait l'ethos qu'il entend imposer. Quand j'ai travaillé sur les annonces des sites de rencontre (Maingueneau 2014, 2015), en particulier celles qui proviennent de scripteurs masculins, j'ai été étonné par le nombre d'énoncés qui ne parvenaient pas à produire un texte conforme aux normes du genre ou à la norme grammaticale et orthographique.

Parler est une activité porteuse de valeurs reconnues par un groupe social déterminé, et ces valeurs s'inscrivent dans un certain monde éthique. La problématique de l'ethos, qui associe la parole à une discipline du corps, le souligne avec force. Reprenons notre publicité pour l'ESADE, la « Business School » de Barcelone. La publicité, pour l'analyste du discours, offre des corpus privilégiés, en ce qu'elle constitue une sorte de miroir grossissant de diverses dimensions de l'activité discursive, et en particulier de l'ethos. Cette publicité est censée attirer des étudiants ; pourtant, elle n'évoque pas le programme des études, ne donne aucun détail sur les locaux, les enseignants, les futurs métiers des élèves, mais se contente d'associer un récit exemplaire, où un héros doué d'une « vision » atteint ses « goals » et réalise ses « rêves », à l'image du corps athlétique qui nous est montré surfant sur une vague. La publicité met au premier plan un ethos dit, qui est lui-même étayé par l'ethos discursif de l'ensemble de l'iconotexte. Sur les deux plans, verbal et iconique, le lecteur doit incorporer les mêmes valeurs. Ce processus d'incorporation le fait entrer dans la communauté imaginaire des jeunes entrepreneurs dynamiques : porteurs d'un projet, à l'aise dans un corps souple, inséparable d'un esprit souple capable de s'adapter, de prendre la vague d'un monde en mouvement perpétuel. Le lien avec le magazine de Vueling et la langue anglaise s'établit facilement : cette communauté est constituée d'individus venus de tous les pays, des hommes

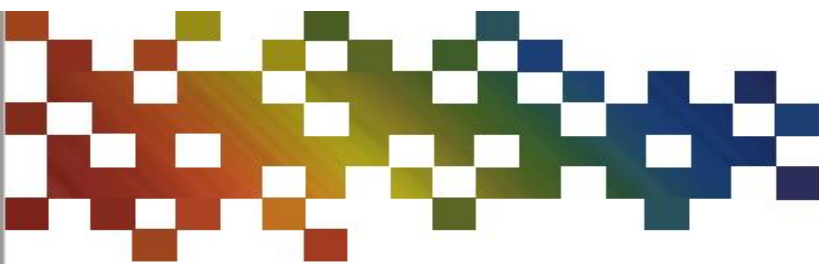


et des femmes en mouvement, qui prennent des avions et partagent la même langue du business.

Conclusion

S'il veut être en accord avec ses propres présupposés, un analyste du discours doit accepter que sa recherche relève aussi du discours, qu'elle est solidaire d'un certain monde. Comme j'ai essayé de le montrer, il lui faut donc prendre acte des changements qui s'y produisent, qui font surgir de nouveaux objets et de nouvelles questions.

Pour finir, j'évoquerai la transformation de l'espace où se déploient ce qu'on appelle aujourd'hui les « études de discours », terme qui lui-même est symptomatique de cette transformation. Le développement des problématiques discursives s'est effectué dans les années 1960-1970 autour de trois pôles essentiellement – nord-américain, français, britannique – qui étaient des espaces intellectuels nationaux et dans un monde structuré par la guerre froide. Aujourd'hui le paysage est bien différent. Même si l'on parle par exemple d'analyse du discours « française », on ne désigne pas par là les chercheurs français, ni même francophones, mais des réseaux transnationaux qui regroupent des chercheurs partageant un certain nombre de présupposés et de méthodes. Il est difficile de mesurer les conséquences de ce phénomène. Que se passe-t-il quand les chercheurs ne s'appuient plus sur les présupposés qu'impose une tradition scientifique localisée, enracinée dans une histoire ? Dorénavant, dans un même pays on voit coexister ou se mêler des courants issus de traditions nationales très diverses. Sur quelles bases va se structurer durablement un champ de recherche qui serait transnational ?



Bibliographie

Angermuller, J., Maingueneau, D., Wodak R. (eds) (2014), *The reader in discourse studies, Benjamins: Main currents in Theory and Analysis*, Amsterdam, J. Benjamins.

Angermuller J. (2015), “Discourse Studies”, in James D. Wright (ed.), *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*, 2nd edition, Vol 6, Oxford, Elsevier, p. 510–515.

Debray, R. (1991), *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard.

Latour, B. (2006), *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.

Maingueneau, D. (1998), *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.

Maingueneau, D. (1999), « « Analysing self-constituting discourses », *Discourse studies*, vol.1, 2, pp.175-200

Maingueneau, D. (2012), *Les phrases sans texte*, Paris, Armand Colin.

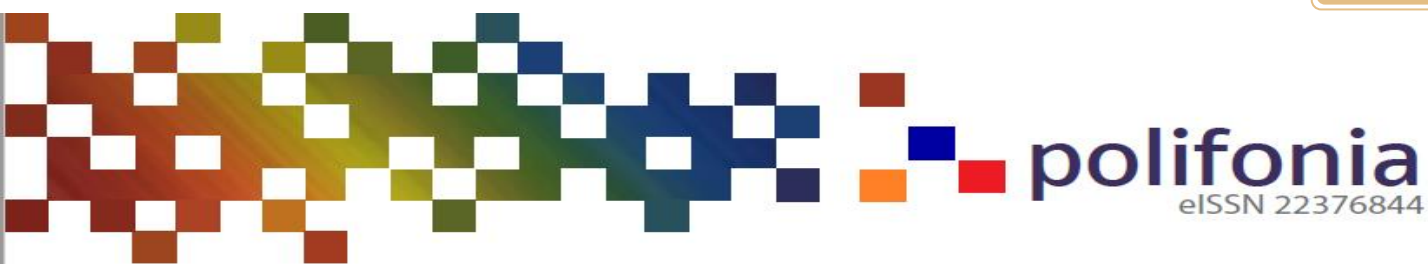
Maingueneau, D. (2014) « Retour critique sur l’ethos », *Langage et Société*, n° 149, pp. 31-48.

Maingueneau, D. (2015), « De l’ethos au style : la présentation de soi sur les sites de rencontre », dans *Style, langue et société*, E. Bordas et G. Molinié (éds.), Paris, Champion, 2015, pp. 283-298.

Maingueneau, D. (2016), « Apostrophe et Scène rhétorique », dans *Figures en discours*, A. Biglari et G. Salvan (eds), Louvain, Academia-L’Harmattan, pp. 19-34.

Maingueneau, D. (2018), « Médium et identité du genre de discours », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 71 (<http://journals.openedition.org/praxématique/5154>)

Maingueneau, D., Cossutta, F. (1995) « L’Analyse des discours constituants » (en collaboration avec F. Cossutta), *Langages* n° 117, pp. 112-125.



Paveau, M.A. (2010), « La norme dialogique. Propositions critiques en philosophie du discours », *Semen* [En ligne], 29, URL : <http://journals.openedition.org/semen/8793>